

Bruno PACCHIELE

Requiem pour une puce

ISBN : 979-10-424-2026-0

© Bruno Pacchiale

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

Martine observait son époux à la dérobée. La tête calée entre ses deux mains, les deux coudes en appui sur la table, le journal grand ouvert devant lui, il semblait lire son quotidien, mais son attitude figée prouvait qu'il ne s'intéressait pas à cette lecture.

C'était une belle jeune femme aux cheveux roux clairs, élancée, sportive, qui, sans avoir la plastique homologuée d'une star hollywoodienne, dégageait un charme empreint de douceur et d'assurance.

Franck l'inquiétait. Quelque chose semblait le préoccuper. Chaque jour, elle le voyait plus sombre, plus taciturne. Depuis des semaines, il avait perdu son entrain et sa bonne humeur habituelle. Deux rides profondes barraient son front.

Bientôt une demi-heure qu'il s'était installé à la table, dans cette position, et il n'avait ni tourné de pages, ni même bougé le journal, soit plongé dans une intense réflexion, soit en proie à des tourments.

- Franck, tu es préoccupé. Qu'est-ce qui te tracasse ?
- Mais non chérie, tout va bien je t'assure, seulement un peu de fatigue, répondit-il en redressant la tête, et en s'efforçant de sourire.

Martine le fixa. Ses yeux verts cristallins brillaient comme deux petites lucioles à la tombée de la nuit.

- Ne mens pas Franck ! Je te connais trop, d'ailleurs tu mens très mal. Est-ce moi qui te crée des soucis ou est-ce ton travail ?
- Toi ? Certainement pas, protesta-t-il, tu es une femme merveilleuse, je t'adore.
- Ce soir, je t'ai préparé des cailles farcies au foie gras, tu vas te régaler !

Il se leva lentement, se dirigea vers Martine d'un pas lent.

- Tu te donnes trop de mal pour moi, je n'ai pas très faim ce soir, je me serais contenté d'une petite salade et d'une tranche de jambon.
- Taratata ! Tu mangeras tes cailles, lui fit-elle en le menaçant du doigt. Je ne me serais pas donné tout ce mal pour rien.

D'un geste machinal, il tripotait le nœud de sa cravate. La prenant par les épaules, il la serra tendrement contre lui.

- Appelle Marion et Jacques. Tout le monde à table, et que ça saute, fit-elle d'un ton faussement autoritaire.

Marion, une délicieuse fillette de huit ans, faisait ses devoirs dans sa chambre, pendant que Jacques, quatre ans passés, jouait dans la sienne.

Le repas terminé, Franck regagna son bureau, une petite pièce aménagée derrière la cuisine. Un désordre souverain y régnait. Sur le côté gauche contre une cloison, des carcasses d'ordinateurs s'empilaient, alors que contre celle lui faisant face, il y avait des caisses et des cartons bourrés de circuits électroniques qui s'entassaient pêle-mêle. Au fond, au-dessus d'une petite table de travail, sur une grande étagère, s'alignaient de nombreux appareils de contrôle et de mesures.

Franck s'installa sur le tabouret contre la petite table. Avec les gestes précis d'un virtuose de l'électronique, il souda des composants sur une carte. Il y avait de la délicatesse dans ses gestes, quand il soulevait la carte, soufflait dessus, presque de la tendresse quand il la retournait pour contrôler les soudures. Il brancha divers appareils de contrôle sur les sorties de la plaque. Avec soin, il notait sur un gros carnet écorné, les signaux apparaissant sur ses écrans.

Brusquement, il se redressa sur son siège, fixa le plafond, pris son visage dans ses mains, exhala un souffle puissant puis, les bras tendus en forme de V, il poussa un grand cri, descendit précipitamment de son tabouret, s'emmêla les pieds dans un cordon et s'affala sur le plancher.

Alertée par tout ce tintamarre, Martine se précipita dans la pièce. A la vue de son époux affalé entre le tabouret et la table, s'efforçant maladroitement de retrouver une position plus digne, sur ses deux pieds, elle éclata de rire.

- Que t'arrive-t-il ?... Tu as trop bu ?... Tu ne t'es pas fait mal au moins ?
- Chérie, je tiens le bon bout !

Radieux, sa joie le transformait. Il secouait les mains, les frottaient l'une contre l'autre, ajustait ses lunettes. C'était un autre homme...

- Ça marche ?
- Ça devrait. Je vais essayer tout de suite.
- Où ça ?
- Au labo pardi !
- Tu as vu l'heure ? 21h30. Cela peut peut-être attendre demain...
- Excuse-moi chérie. Je ne pourrais pas dormir. Il faut que j'y aille et puis, la nuit il n'y a personne... que moi !
- Quelle vie ! Travailler toutes les nuits en plus de sa journée, c'est de la folie ! Tu vas y laisser ta peau !
- C'est le dernier soir, je te le promets. Je suis certain d'avoir réussi.

Il secoua la tête et lui sourit.

- Tu as été très patiente avec moi, que dis-je, merveilleuse... Tu vas être récompensée. Crois-moi. Prépare ton pagne et ton ombrelle, dans un mois je t'emmène quinze jours aux îles.
- Je ne t'en demande pas tant, je voudrais seulement que tu te reposes un peu. Si tu voyais la tête que tu

as en ce moment... Quinze jours de vacances à la campagne dans le Var, ça nous ferait du bien à tous, et surtout à toi.

- Les îles ! Je t'offre les îles, ma chérie. Cette fois, ils ne m'auront pas, j'ai suivi les conseils de Julien. J'aurais dû l'écouter depuis le début.
- Ne rentre pas trop tard... soupira Martine.

Elle savait qu'elle ne réussirait pas à le dissuader. Elle le regardait enfouir dans sa serviette, sa carte électronique et son volumineux carnet.

Franck était un homme svelte, les épaules légèrement voûtées, le visage allongé, orné de fines lunettes dorées, les cheveux châains clairs, ondulés et arrondis sur la tête.

Elle l'aida à endosser son pardessus et l'embrassa.

- Pas trop tard ! Promis ?
- Promis ! Répondit-il.

=== / ===

Deux heures du matin. Une voiture de police s'arrête au 54 rue Kilford, à Courbevoie. Les lumières des réverbères, voilées par un crachin triste et froid, allongeaient sur le trottoir l'ombre de deux hommes, descendant du véhicule. Le troisième resta au volant.

- Quelle corvée, grommela le plus âgé à l'homme qui l'accompagnait, comment vais-je lui annoncer ça ?
- Oui, c'est pas agréable... Jeune ménage, des gens biens, deux enfants. Le couple idéal quoi. Pas évident... soupira le plus jeune, engoncé dans son imperméable.

Il appuya sur le bouton de l'interphone. La réponse tardait. Rien de surprenant, à cette heure les honnêtes gens dorment. Il insista plusieurs fois, sans trop se presser, comme à regrets. Enfin une voix se fit entendre.

- C'est toi Franck, tu as oublié tes clefs ?

Les deux hommes échangèrent une grimace.

- Non madame, ce n'est pas votre mari, je suis le commissaire Plantin, accompagné de l'officier de police Lemarchand. Je voudrais vous parler.
- La police ?... Franck a eu un accident ? Qu'est-il arrivé ? Est-ce grave ? Balbutiait Martine.
- Je vous en prie madame, laissez-nous entrer...

Le pêne de la serrure électrique zézaya quelques secondes. Les deux policiers s'engouffrèrent dans le hall. Lemarchand, plus jeune, plus svelte, précédait le commissaire vers les quelques marches donnant accès à l'ascenseur.

Martine les attendait sur le pas de la porte. L'ombre noire de sa silhouette se découpait dans la lumière glauque du vestibule. Plantin fut surpris de la voir encore habillée, alors qu'il s'attendait à trouver une femme en robe de chambre. Sa coiffure un peu désordonnée, ses yeux gonflés et un petit quelque chose en elle, laissaient supposer qu'elle se réveillait.

- Entrez messieurs, fit Martine en s'effaçant pour les laisser passer.

L'inquiétude marquait son visage, ses yeux interrogateurs les fixaient intensément. Les deux hommes firent quelques pas dans l'appartement et s'arrêtèrent à la hauteur du salon. Martine referma la porte.

- Qu'est-il arrivé ?
- Vous êtes bien madame Bricourt ?

Elle acquiesça de la tête.

- Votre mari travaille bien à la société "Orditronik" ?
- Oui... Que lui est-il arrivé ?

Les deux hommes visiblement embarrassés ne répondaient pas. Leurs têtes d'enterrement ne présageaient rien de bon.

- Il lui est arrivé quelque chose de grave ?

Le commissaire cherchait ses mots. Lemarchand fixait ses chaussures.

- Un accident ? N'est-ce pas ? Il a eu un accident, je n'aurais jamais dû le laisser partir, il était si fatigué. C'est de ma faute ! Cria la jeune femme.
- Non madame, pas un accident...

Il hésitait...

- Un crime madame, précisa-t-il d'une voix étouffée.
- Un crime ?

La jeune femme s'écroula. Lemarchand la rattrapa avant qu'elle ne touche le sol. Délicatement, il la déposa sur le canapé et cala sa tête avec un coussin.

La télévision fonctionnait...

"Elle devait l'attendre et s'être endormie sur le canapé", pensa Plantin.

Il se dirigea vers la cuisine à la recherche d'un verre d'eau fraîche, alors que Lemarchand tentait de la ranimer. Au bout de quelques minutes, elle reprit ses esprits et bu le verre d'eau que lui tendait le commissaire.

- Un crime ? Balbutia-t-elle hébétée... Ce n'est pas possible, il n'avait pas d'ennemis...

- C'est ce que nous devons élucider, madame Bricourt, nous comptons sur vous pour nous aider. Nous voudrions vous poser quelques questions. Vous sentez-vous en état de répondre ?
- Franck... Mon petit Franck...

Elle éclata en sanglots.

Par-dessus elle, les deux hommes échangèrent une moue. Plantin secoua négativement la tête à l'adresse de son adjoint.

- Je veux le voir, dit-elle en agrippant au revers, le commissaire.
- Je suis navré, madame, il faudra attendre un peu. A cette heure, il doit être chez le médecin légiste.
- Ils ne vont pas le découper ?! Protesta Martine.
- N'ayez crainte, madame, ce sont d'excellents... (il allait dire chirurgiens, mais il se reprit à temps), praticiens. Ils vont seulement étudier l'impact des balles... pour la balistique, et essayer de déterminer avec le plus de précisions possibles, l'heure exacte... C'est très important pour l'enquête.
- Qu'ils fassent vite ! Surtout, qu'ils ne l'abîment pas, sanglota Martine.
- Je vous préviendrai dès que ce sera possible, je viendrai vous chercher. Voici ma carte, n'hésitez pas à me solliciter à n'importe qu'elle heure. Je reviendrai vous voir demain... je veux dire plus tard dans la journée... Moi ou mon adjoint.

Martine se souleva et s'assit sur le canapé. D'un geste machinal, elle tapota le coussin et le posa à côté d'elle.

- Voulez-vous que nous appelions quelqu'un pour vous assister ? Demanda le commissaire.
- Non, merci. Je tiendrai le coup, répondit-elle, la voix coupée.
- Nous allons vous quitter madame Bricourt, croyez à toute notre sympathie et acceptez nos sincères condoléances, ajouta Plantin, ému.
- Au revoir messieurs. Trouvez le salopard qui a fait ça ! Dit-elle, la voix métamorphosée par tout son être en pleurs.
- Comptez sur nous, madame.

La voiture démarra lentement. Le commissaire se retourna et s'adressa à Lemarchand.

- On te reconduit chez toi, repose-toi un peu. Après tu iras voir madame Bricourt. Tu essaies de recueillir le maximum de renseignements sur leur famille, leurs relations, leur mode de vie, leurs fréquentations. Tu mets Jacques sur la société, je veux tout savoir. Combien ils sont, leur chiffre d'affaires, leurs projets, leurs réseaux. Qu'il note à part, tous ceux qui gravitent dans l'orbite de Bricourt, etc...
- Ok commissaire. Et vous, vous rentrez ?
- Non, je retourne sur les lieux, la clef du mystère est certainement là-bas. Avant qu'il y ait la cohue, je voudrais profiter du calme de la nuit pour fouiner.

- Je vais avec vous commissaire, une heure de plus ou de moins, au point où on en est...

Les bureaux de la société "Orditronik" occupaient tout le premier étage d'un immeuble moderne de six étages, boulevard Malesherbes, dans le 17^{ème} arrondissement de Paris

Bien que tirant sur sa fin, la nuit avait retrouvé son calme feutré. Seuls, restaient deux policiers en uniforme et un petit homme rond et brun vêtu d'une salopette verte et blanche, avec devant et derrière en gros caractères, le sigle "+Net".

- Vous l'avez gardé ? Questionna Plantin en s'adressant à l'un des policiers.
- Pas précisément, monsieur le commissaire, c'est lui qui a décidé d'attendre votre retour. Il joue les indispensables, ajouta-t-il en se penchant vers le commissaire, un imperceptible sourire ironique à la commissure des lèvres.
- Moi, quand je peux aider la police, je le fais bien volontiers, c'est le devoir...

Plantin le coupa.

- Monsieur ?... Excusez-moi, j'ai oublié votre nom.
- Simeoni Giancarlo.

- Bien, monsieur Simeoni, c'est un peu plus calme maintenant, ça ne vous ennuie pas de tout reprendre ?

Et, faisant un geste à l'adresse de son adjoint, il ajouta :

- Lemarchand, vous notez bien...

Sans se faire prier, Simeoni débita son histoire.

- Je suis arrivé vers minuit, j'étais un peu en retard. Vous comprenez, les femmes, c'est toutes les mêmes, faut toujours tout leur expliquer...

Agacé, Plantin intervint.

- Je vous en prie, venez-en au fait !... Je me moque que vous soyez en retard, je suis là pour enquêter sur un crime, je veux des faits précis.
- Bon... J'arrive ici vers minuit et je vois la porte ouverte et de la lumière. J'entre, j'appelle... Personne. Je traverse la grande salle et je vois le bureau de monsieur Bricourt ouvert avec de la lumière. J'appelle... J'avance... Et qu'est-ce que je vois. Mamma mia ! Quelle horreur ! Ce pauvre monsieur Bricourt, avec tout ce sang. Une horreur ! Ça m'a retourné, j'ai crié et puis, j'ai appelé la police.
- Vous connaissiez monsieur Bricourt.

- Oui, bien sûr. Ces derniers soirs, je le voyais souvent. Il travaillait jusqu'à 11 heures... minuit... 1 heure... ça dépend....
- Il travaillait où ? Dans son bureau ou dans la pièce derrière ?
- Dans la pièce derrière en général, où il y a tous ces appareils démontés. J'avais pas le droit de nettoyer là. Interdit d'entrer et de toucher ! C'est monsieur Bricourt qui avait la clef. Serrure spéciale, précisa-t-il sur un ton confidentiel.
- Quand il était là, vous restiez ou vous attendiez qu'il parte ?
- Oh ! Il n'était pas gênant. Mes ouvrières faisaient le ménage... mais ça ne le gênait pas. Sauf qu'il ne fallait pas rentrer dans son atelier, précisa-t-il à nouveau, en ponctuant son propos de quelques mimiques des mains, typiquement italiennes. Un monsieur bien... Très, très bien, insista-t-il, admiratif.
- Vous lui parliez ?
- Des fois... Quelques mots, par-ci par-là. Je lui disais : *"Vous travaillez trop monsieur Bricourt, vous devriez dormir le soir"*. Si tous les clients faisaient comme ça, nous, on pourrait plus travailler ! Une fois, y'a pas longtemps, je lui ai dit : *"Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, pas à ceux qui se couchent tard"*. Vous savez qu'est-ce qu'il m'a répondu ?
- J'écoute.
- *"Bientôt, vous verrez, je vous prouverai le contraire !"*. Ça, c'était un monsieur intelligent, un génie !

Plantin haussa les épaules et, se retournant vers Lemarchand, échangea avec lui un regard intéressé, tout en lui montrant du doigt le carnet, comme pour bien lui rappeler de tout noter.

- Bon... Revenons à ce que vous m'aviez dit au début. Vous êtes formel, vous n'avez vu personne rôder dans les étages ou ailleurs ?
- Absolument ! Monsieur le commissaire, personne ! Et j'ai l'œil... et l'oreille. Vous comprenez, à cause du personnel, faut toujours surveiller.
- Vous êtes le patron ?
- Non... Oh non ! Je suis seulement le chef d'équipe.
- Qu'y a-t-il dans cet immeuble ?
- Que des bureaux ! Sauf au dernier, il y a deux beaux appartements.
- Autrement dit, rien pour tenter des voleurs, à part les deux appartements.
- Que des ordinateurs, des papiers, des dossiers, partout.
- La porte d'entrée ? Interrogea Plantin.
- Comme ça se fait partout maintenant, il y a un code. Il change tous les mois.
- Comment les gens sont-ils avertis ?
- Le syndic fait une circulaire à toutes les sociétés et propriétaires, et à nous aussi, bien sûr. En général, dans les bureaux, les secrétaires font des photocopies qu'elles remettent à chaque employé.

Plantin hocha la tête.

- Ils feraient mieux de l'afficher à la porte d'entrée, ça coûterait moins cher... Très bien monsieur Siméoni, je vous remercie. Passez en fin d'après-midi au commissariat, votre déposition sera prête, vous n'aurez qu'à la signer.
- A votre service, monsieur le commissaire. Au revoir messieurs, j'espère que vous trouverez vite l'assassin.

Plantin raccompagna Simeoni jusqu'à la porte, non pas par politesse, mais avec l'intention de faire un dernier tour du propriétaire.

La porte d'entrée donnait sur une immense salle, agréable au premier regard. A l'entrée, le bureau un peu pompeux de l'hôtesse d'accueil et, sur les côtés, les box vitrés des technico-commerciaux. Des plantes vertes près des box, réveillaient de leurs couleurs les façades froides de verre et d'aluminium. Quelques paysages de mer et de montagne collés sur les vitres, apportaient leur artificielle et nostalgique contribution. Au centre, près des piliers de soutien, placardés de posters, deux petites tables de verre cernées de fauteuils rouges, attendaient les clients.

Au fond, un petit couloir flanqué à droite, du bureau de Bricourt, prolongé par le petit atelier, et à gauche, le secrétariat et la salle des archives.

Plantin fit le tour des box, feuilletant rapidement les agendas, ouvrant au hasard des tiroirs. Près de la longue silhouette dessinée à la craie sur le sol, il s'arrêta, songeur.

- Alors ? Qu'en pensez-vous ? Interrogea Lemarchand.
- C'est la bredouille complète. Du côté de la société nous n'obtiendrons rien, de même avec madame Bricourt.
- Vous croyez toujours à un rôdeur ?
- Non ! Ça ne tient pas debout. On ne tue pas quelqu'un comme ça, dans un lieu où il n'y a rien à voler ! Conservons cette hypothèse tant que nous n'aurons rien de nouveau à proposer. Faudra faire une enquête très pointue sur tout son environnement. Espérons que nous trouverons un indice...
- Quatre balles en pleine poitrine à bout portant, ce n'est certainement pas un professionnel.
- Exact. Nous pouvons retenir trois points. Un : Bricourt connaissait son meurtrier. Nous n'avons relevé aucune trace de lutte, il l'a donc laissé s'approcher sans méfiance. Deux : le meurtrier était venu pour tuer, puisqu'il était armé. Et trois : ce n'est pas un professionnel.
- Une histoire de femme ?
- Non ! Improbable, le ménage me semble très clair. Un homme qui travaille tous les soirs jusqu'à minuit, n'a pas de maîtresse, pas le temps de courir le jupon... Ce type-là ne pensait qu'à sa famille et à son boulot. A mon avis, surtout à son boulot.

Lemarchand acquiesçait de la tête.

- "Un génie" murmura-t-il en répétant les propos de Simeoni.

Puis, il ajouta :

- J'emporte sa serviette ?
- Oui, tu la rendras à madame Bricourt. Qu'y a-t-il dedans ?
- Pas grand-chose, crayons, stylos, machine à calculer, quelques papiers, rien d'intéressant...

Plantin jeta un dernier coup d'œil à la photo de Martine, sur le bureau de Franck. Un large sourire éclairait son visage et rayonnait sur les deux enfants à ses côtés.

- Maintenant, ça suffit, on y va, dit-il en se saisissant de l'agenda du mort.